

JOURNAL

DE

FRANCFORT

AVEC PRIVILÈGE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

DU VENDREDI, 5 FEVRIER 1797.

Suite de Paris, du 24 Janvier.

Voici encore quelques détails sur la fameuse cérémonie du 21 :

„Les directeurs se sont acheminés à 11 heures vers Notre-Dame. Ils n'ont pas pris le plus court chemin; ils sont arrivés par celui que tenoient nos ci-devant Rois, quand ils venoient rendre grâces à Dieu de quelque événement heureux pour la nation françoise. Rien de plus mesquin que leur cortège; cinq ou six voitures se suivoient à la file, précédées de quelques détachemens de cavalerie et d'infanterie, et suivis de deux ou trois cabriolets grotesques. Dans les premiers carrosses se pavanoient les huissiers et les messagers d'état, avec leurs costumes de Scapin; dans les autres, étoient nos directeurs avec leurs broderies d'or, et leurs manteaux, ou grecs, ou italiens, ou espagnols. Leur entrée dans l'église a été bruyante, mais sans exclamations; ils ont défilé avec la plus parfaite sécurité, entre deux lignes de bayonnettes, et sont venus se placer sur l'autel, où cinq fautenils les attendoient. A peine étoit-on rangé, qu'une odeur extraordinairement fétide s'est répandue dans le bas-côté, à gauche. Cette odeur a suffoqué quelques personnes, qui se sont précipitées pour sortir; leur mouvement a jeté une terreur panique sur leurs voisins, et bientôt le bas-côté a été vuide. Ce petit incident a fait tenir des propos qui n'étoient honorables ni pour la fête ni pour ceux qui l'avoient ordonnée; des faiseurs de contes disoient que l'émanation nauséabonde étoit celle des tombeaux dont les ossemens se ranimoient pour prendre part à la solennité.... Mais ce n'étoit pas tout: à peine le président avoit-il commencé son discours, que des cailloux, de la poussière et autres ordures tombent d'un des trous

de la voute sur les directeurs; ce qui les obligea à plusieurs reprises de prendre l'attitude de Jupiter secouant les immondices de l'escarbot. Carnot fut particulièrement atteint, ce qui a rappelé au judicieux Poultier le *memento quia pulvis es*.. Au reste, à ces deux incidens près, la cérémonie s'est passée tristement, obscurément, paisiblement. Le peuple étoit effarouché, et les honnêtes gens étoient indignés. Il n'y avoit à la fête que des généraux, que les soldats de la garde directoriale, que les gens en un mot qui vivent de l'autel: tous ont souri à cette perspective de prospérité que l'orateur a développée à leurs yeux; il y en a même qui lorgnoient du coin de l'œil la robe directoriale, et qui sembloient dire: il nous sera bien doux d'essayer aussi un jour de cette espèce de prospérité. — Le discours de Barras n'a été, comme nous l'avons dit, qu'une longue déclamation, contre le régime pros crit; il n'a rien oublié de ce qui pouvoit le rendre odieux et la royauté en général. Ensuite il a parlé de l'édifice de la liberté qui survivant à toutes les passions, n'offrirait à nos neveux que la beauté de ses formes. Il a assuré que la mousse légère qui s'attache aux colonnes d'un temple n'altère point la majesté du dieu qu'on y adore. (Cette mousse légère, c'est le 2 Septembre, ce sont les deux années de Robespierre. On ne pouvoit dire la chose plus joliment). On ne devineroit pas comment l'orateur appelle l'heure où nous brisons nos fers; c'est l'heure sublime. Il a peint ensuite les Jacobins comme des Royalistes. Dans la péroraison, il a rassuré les rentiers par ces mots: la prospérité s'avance! mais on a remarqué peu de liaison dans les idées de l'orateur; car ensuite, c'est seulement à la génération qui s'élève qu'il promet le bonheur: à vous, dit-il, dont les charmes de la jeunesse embellissent le front, c'est vous qui jouirez etc. — L'orateur et ses collè-

gues ont ensuite prêté leur serment avec une mâle assurance, aux cris de *vive la république!* Bien des gens pensent qu'on ne les y rattrapera plus (dit le *Censeur*).

Nos journaux de l'opposition prétendent toujours qu'il y avoit un coup monté pour le 21. Le *Journal général de France* assure qu'il existoit un complot tendant à égorger plusieurs représentans des plus estimables, détestés par les anarchistes, et en outre Carnot et Cochon; le ministre de la police est parvenu à déjouer ce complot. Le *Messager du Soir* parle d'un mouvement terroriste sous couleurs royalistes. Les plus jeunes des brigands, dit-il, devoient prendre le 21, le costume de nos incroyables, se promener au Palais-Royal en habit noir, un large crêpe au bras, roder autour de militaires qui auroient d'abord supporté leurs propos avec beaucoup de modération, attirer et révolter la foule par leurs provocations, jusqu'à ce que des braves patriotes les eussent entourés, eussent feint de les conduire au bureau central, tandis que les mégères endimanchées, et en prétendues bourgeoises, eussent parcouru les rues, fait sortir des cabarets les sociétés populaires en masse, contraint tous les citoyens qu'ils auroient rencontré de marcher avec eux contre le royalisme triomphant, et mis à exécution les projets de Babœuf. — Enfin la *Quotidienne* raconte que les tricoteuses de Robespierre et leurs suppôts étoient en pleine activité le 20, qu'il y avoit déjà un rassemblement de 800 jacobins au faubourg St. Antoine, que déjà les fouets et les cors donnoient les signaux accoutumés; mais que cette fois, les terroristes n'ont pu émouvoir le peuple, et que l'entreprise a été manquée. L'on fait coïncider tous ces événemens avec l'accident arrivé au général Malo, connu pour être l'ennemi juré des Jacobins. Le *Rédacteur* attribue cet accident à l'imprudence de quelques boulangers, qui s'amusoient à tirer à la cible près du portique des invalides. L'idée est ingénieuse (dit à ce sujet le *Feuille du Jour*). Les boulangers tiroient à travers un mur de dix pieds de haut; très bien! Ils ont cassé une cuisse d'une balle; à merveille! Le colonel Malo, la terreur des jacobins, a couru le plus grand danger; tout va le mieux du monde! Les terroristes ont désigné cent députés au glaive des conjurés. Qui sait si le hasard ne fera pas un jour que des boulangers viendront tirer au blanc jusques dans les deux conseils? Duplantier, Dumolard, Portalis, Boissy, Girault, Lemérier, Larivière, continuez à défendre avec courage les droits du peuple; mais, croyez-moi, dépeçez vous des boulangers qui s'amusez à tirer au blanc. — La même feuille assure que l'on a découvert l'imprimerie et les auteurs des

écrits que l'on croit depuis quelques jours; et que tout fort d'une boutique jacobine.

Ce qui fait présumer que le directoire a conçu quelques craintes sur les trames des Jacobins, c'est que son organe officiel s'applique depuis quelque tems à les combattre. Le *Journal des Hommes Libres*, qui conjointement avec Louvet, avoit annoncé un mouvement Royaliste sous couleurs terroristes ou en baillons, vient d'être fortement semoncé par le *Rédacteur* qui le traite de vil calomniateur etc.

Le *Censeur* prétend toujours que les Jacobins travaillent pour mettre sur le trône le fils de Philippe le guillotiné. Avez-vous observé (dit ce journaliste) que c'est toujours à la veille d'un mouvement, qu'on fait arriver le duc d'Orléans à Philadelphie? Voilà, à ma connoissance, la quatrième fois qu'il y arrive depuis quinze mois.

Garat, Talleyrand-Périgord & Montesquiou, comptent être députés à la prochaine législature. On nomme d'un autre côté Richer-Serizy, Barruel de Bauvert, Laharpe, Clement de Dijon, & Montjoie.

Le 16 de ce mois, Mrs. Maury, Prosper-Gérard, ci devant marquis de St-Elme, & cinq prévenus d'émigration, se sont échappés de la maison d'arrêt de Rouen.

Dans le cours de la prestation du serment de Haine au conseil des 500, il est arrivé un incident qui a occasionné un petit brouhaha, & fait faire des réflexions assez sombres. On a appelé un député qui n'est plus. Aussitôt cinquante voix répondent, *il est mort.....* Cette idée, rapprochée du serment prononcé par les confrères du mort, a redoublé la tristesse de cette scène lugubre.

Un littérateur célèbre qui prépare un ouvrage sur la révolution considérée comme un coup de la vengeance céleste, a placé dans un endroit cette belle expression: *Dieu nous a punis par nos fureurs & par les vertus d'un bon Roi.*

Quatrain sur la statue de Tibère, qu'on amène de Rome.

L'inconcevable caractère!

Que vous êtes, François, tantôt hauts, tantôt bas!

J'ai vu sur le Pont-Neuf, mettre Henri IV à bas:

Et, pour le remplacer, on fait venir Tibère!

Parmi les sujets traités dans les derniers Numéros de l'*Accusateur Public* de Richer-Serizy, on distingue surtout l'article intitulé *l'Eglise*. Il renferme des traits d'une éloquence sublime, de cette éloquence qui va droit au cœur, parce que le cœur en est la source. Nous citerons quelques passages de cet article.

„Temple sacré, antique comme cet empire, tu as vu tous les âges se presser, se pousser tumultueusement sous tes voûtes, se chasser l'un l'autre comme les flots d'une mer agitée; tu as vu les querelles des rois et des peuples; témoin dans tous les tems des tempêtes qu'excitent les passions des hommes, tu n'en étois pas moins dans tous les tems révérent. Le vainqueur et le vaincu venoient t'offrir les larmes ou les triomphes; jamais une main sacrilège n'avoit profané, n'avoit brisé tes autels. Temple auguste, qu'as-tu fait de l'arche sainte? Qu'as-tu fait de tes lévites? Qu'est devenu la pompe de tes sacrifices? Où est ce pur encens qui fumoit sous

tes voûtes ? Où sont ces flots de peuples qui, dès l'aurore, inondoient le parvis : tel que ce chêne qui couvroit autrefois toute la contrée de ses rameaux protecteurs, aujourd'hui frappé de la foudre, tu es gissant, tu es nud, mutilé, solitaire ; je n'entends plus les cantiques..... Je me trompois ; à l'instant un accord de voix touchantes où l'on pouvoit distinguer aisément celle des enfans et des vieillards, s'éleva de l'intérieur, et vint m'arracher à mes réflexions.

„O spectacle vraiment attendrissant, jamais vous ne fortirez de ma mémoire !

„J'entre. Un prêtre courbé sous les ans faisoit le sacrifice ; le vent souffloit à travers les vitreaux brisés en éclats, et agitoit les cheveux blancs ; la pluie tomboit par intervalle et mouilloit l'autel ; les vapeurs d'automne et l'épais brouillard du matin, étoient répandus dans l'enceinte ; des rideaux de siamoise, dernière offrande de la piété indigente, traçoient les limites de la sacrificie et du chœur, un tableau sans cadre, qui représentoit une descente de croix, un crucifix de bois, deux reliquaires, quatre cierges de cire jaune, c'étoit là l'ornement, c'étoit là les richesses de l'église françoise.

„Sur des pans de murailles moïssies et délabrées on voyoit épars çà et là des lambeaux d'affiches de l'an 3e. de la République, où se lisoient encore : *Société populaire ; la liberté ou la mort*. De nombreuses excavations, des voûtes rompues qui offroient à l'œil et sous les pas une effrayante obscurité, annonçoient que des mains voraces, impies avoient fouillé leurs entrailles : sur ces tombes entrouvertes, sur des fragmens de pierres et d'épithaphes, de colonnes tronquées, de statues de saints abattus dans la poussière, je voyois proffernés et le foible orphelin, et la veuve, et le vieillard. De toute part j'entendois des soupirs à moitié étouffés, je voyois couler les larmes de la douleur, du repentir et de la reconnoissance.

„Elles étoient là, disoit un homme dont la figure et le maintien offroient l'empreinte du désespoir ; elles étoient là, et ses regards avides et sombres fixoient le coin d'une chapelle. Hé ! qui donc, bon vieillard ? lui demandai-je ; „qui ? ma femme et ma fille : ma femme avoit trente-deux ans, Eugénie en avoit quatorze : lisez cette épithaphe. *Sicut flos succisus aratro*. J'ai perdu et ma femme et ma fille ; cette terre renfermoit leurs dépouilles chéries ; j'espérois bientôt les rejoindre : ici même, à leurs pieds j'avois choisi ma place, je n'avois plus que cette tombe sur la terre ! ils me l'ont ravie, ils l'ont brisée. Ils m'ont enlevé, les barbares ! et ma femme et ma fille ; et mortes depuis longtemps, j'ai deux fois éprouvé leur perte ; mar-

bre imposteur qui me dit encore *cy-gît* ; terre infidèle, qu'as-tu fait du dépôt que je t'avois confié ? Les cruels ! les impies ! je leur soulaite, dans mon désespoir, le tombeau dont ils ont privé leurs victimes..... Et je voyois la poitrine se gonfler, et des larmes brûlantes, de ces larmes de vieillards, qui ne tombent qu'avec effort et leur donnent la mort, rouloient le long de ses joues flétries.

„Ah ! vous n'êtes pas seul infortuné, lui dis-je ; voyez là bas, à la droite de l'autel, cette jeune femme couverte d'une robe blanche, et dont la chevelure blonde est cachée sous une gaze bordée de noir ; comme elle est pâle ! comme son maintien est triste ! quel sombre chagrin ternit ses yeux si doux ! Je le crois, reprit-il avec chaleur, et un moment il parut oublier ses maux : „La malheureuse a survécu à son bonheur ; aucun lien ne l'attache désormais à la vie ; le même jour a vu périr sous la hache républicaine, et son père, et son frère, et son époux, son époux qui l'adoroit, et dont elle étoit idolâtre. A peine ils goûtoient les charmes d'une union fortunée, que les cachots avides s'ouvrirent pour les recevoir. Du lit d'hyménée, son jeune époux ne fit qu'un pas à l'échafaud ; elle-même alloit périr : voyez ses cheveux naissans qui à peine encore peuvent ombrager son cou d'albâtre, déjà la main du bourreau, armée du ciseau précurseur de la mort, tenoit cette tête charmante ; encore un instant, sanglante et défigurée, elle alloit rouler sur la poutrière, quand le 9 thermidor a sonné.”

Des frontières de la Russie, le 10 Janvier.

L'Empereur vient de faire distribuer 100 mille Roubles aux pauvres de cette capitale. Le prix des vivres diminue tous les jours ; le rouble de cuivre est au pair avec celui d'argent ; l'agio sur l'or a entièrement cessé ; le luxe disparoit, et Paul I. a reçu de ses sujets le surnom de *Bien-aimé*.

Le prince Subow va partir pour la Courlande, il vivra dans les terres de son frère. — M. de Murawiew a été nommé ministre près du Prince-Evêque de Lubek. M. d'Otkara se rendra, en qualité de secrétaire d'ambassade à Malthe.

De Boizen, le 27 Janvier.

L'on a reçu la confirmation des revers que M. le général de Provera a essuyés, après avoir passé l'Adige et pénétré jusqu'à une demie lieue de Mantoue. — La cause de guerre et la chancellerie ont été déjà transférées ici ; le général Davidovich y est arrivé malade le 23. Le corps-franc de Vienne

est conduit avec la plus grande bravoure; il est presque réduit à 300 hommes. Les Tyroliens s'arment de nouveau pour la défense de leur pays; on compte déjà 20,000 hommes armés. Le comte de Welsberg a eu à Roveredo une conférence avec M. d'Alvinzi sur les moyens à employer pour mettre le Tyrol à couvert de toute invasion. Ce sont les généraux de Laudon et de Wuckasowich qui doivent être chargés du commandement dans cette partie; ce choix a fait le plus grand plaisir aux Tyroliens.

Le général Bojalick est toujours à Bassano, où il augmente son armée des renforts qui arrivent journellement; M. de Laudon est à Roveredo, et M. de Wuckasowich commande les avant-postes qui s'étendent jusqu'à Perù; son quartier-général est à Ala; dans le cas où l'ennemi réussiroit à percer jusqu'à cette dernière ville, l'armée prendroit la position de Seravalle, où on a élevé de forts retranchemens. Le général Alvinzi est arrivé hier de Trente à Ballano. M. de Provera, après une conférence d'une heure avec Buonaparte, doit s'être mis en route pour Vienne.

Extrait d'une lettre de Liège, du 25 Janvier.

Les scènes qui se sont passées en dernier lieu à Mahmedi, ont excité une indignation d'autant plus vive, que l'exercice public de la religion ayant été permis, rien ne pouvoit justifier un pareil excès d'intolérance et de despotisme. L'on en attribue principalement la faute au commandant de la ville, qui déjà dans plusieurs occasions, n'avoit point voulu permettre de signe extérieur et surtout le port du viatique. Les habitans justement indignés, se rassemblèrent au nombre de 7 à 800, armés de fourches, de pioches et d'autres instrumens de la même espèce: et ils forcèrent le curé de porter le Saint-Sacrement, précédé de bourgeois portant des flambeaux et des torches. Le commandant, à la tête de la garnison, ordonna à la procession de rebrousser chemin, et sur son refus, il ordonna à sa troupe de faire feu. Une

partie refusa d'obéir, le reste ayant obtempéré, plusieurs bourgeois furent jetés sur le carreau. Les concitoyens animés, plutôt qu'effrayés par cet acte de barbarie, fondirent avec fureur sur les républicains, et les forcèrent d'évacuer la ville. Il y a eu aussi à Stavelot un tumulte à peu-près de ce genre, au sujet d'une neuvaine à la célébration de laquelle les françois ont voulu s'opposer. Les troupes qu'on a envoyées de ce côté, ont rétabli le calme, mais il reste toujours un levain de mécontentement qui ne demande qu'une occasion favorable pour éclater.

D'après ces traits, et quantité d'autres que l'on pourroit citer, on peut juger si la réunion de ces pays est conforme aux vœux de la grande majorité des habitans, et s'ils n'embrasseroient pas avec ardeur tous les moyens de se soustraire à un régime qui les rend tous les jours plus malheureux.

Extrait d'une lettre de Bâle, du 26 Janvier.

La canonade continue avec la plus grande vivacité du côté de Huningue; et depuis deux jours les autrichiens pressent avec une nouvelle vigueur le siège de la tête de pont. L'on ne croit pas que les françois puissent tenir encore plus de huit jours; l'on dit même qu'il a été déjà entamé des négociations pour une capitulation.

Des Bords du Mein, le 2 Février.

La gazette de Wetzlar annonce que l'ordre est arrivé du quartier-général de S. A. R. l'Archiduc Charles, de suspendre les travaux sur la Dyle devant cette ville; pareil ordre doit avoir aussi été donné relativement aux fortifications de Dillembourg.

Une feuille allemande annonce que M. de Simolin, ci-devant ministre de Russie à Paris, doit se rendre en la même qualité près de Louis XVIII. La même feuille ajoute que le cabinet de Petersbourg se propose d'augmenter encore le nombre des vaisseaux Russes qui sont réunis à la flotte angloise.

CITATION.

*** De la part de la Direction Impériale & Royale du Génie à Mayence, un certain Sirobel, ci-devant Plaqueur des fortifications de Valenciennes en Juillet 1793 après la prise de cette place, & qui se trouve égaré depuis le mois d'Octobre 1794, est cité par la présente de comparoitre dans l'espace de trois mois, à dater de la présente, en personne, ou ses héritiers légitimes, au cas que ledit Sirobel n'existe plus, pour reprendre, ou réclamer juridiquement, près de la susdite Direction, un coffre contenant plusieurs effets, & quelque argent comptant, appartenans au dit Plaqueur; à défaut de quoi, il sera procédé, après l'expiration du susdit terme péremptoire de trois mois, comme de justice & de raison.

Mayence le 25 Janvier 1797.

DANON, Lieut.-colonel au corps du Génie.

BETHMANN, Premier-lieutenant Auditeur.